

J'ai connu Ivan Kupka à Dijon en 1977. Sa légende l'avait précédé.

Ainsi, Jean-Pierre Bourguignon, occupant ce qui avait été le bureau d'Ivan dans une université américaine, y avait vu défiler toutes sortes d'ingénieurs, physiciens, chimistes, économistes, etc. venus poser des problèmes mathématiques qu'ils ne savaient pas résoudre. Jean-Pierre les avait énormément déçus car ils croyaient que tous les mathématiciens français étaient comme Kupka : capables de répondre à presque toutes les questions qu'on leur posait ¹.

La légende comportait aussi une période d'errance où, disait-on, il avait été cuistot sur un bateau, avant d'être en 1964 le premier à soutenir une thèse à l'IMPA de Rio (je ne sais plus si c'est Peixoto ou Palis qui avait réussi à le « récupérer » comme mathématicien). Nous en avons parlé mais j'ai un peu oublié les détails. Si ma mémoire ne me trahit pas trop, Ivan, normalien aussi précoce que brillant, avait (comme moi plus tard) commencé une thèse sous la direction de René Thom et démontré indépendamment de Smale le théorème qui porte maintenant leurs deux noms, un des rares résultats généraux sur les systèmes dynamiques. Thom, la meilleure personne du monde par ailleurs, était assez difficile à émerveiller ; il a donc laissé comprendre à Ivan que cela lui paraissait assez trivial ². Ivan a néanmoins été invité par Smale et se trouvait donc à l'étranger quand son avis d'incorporation dans l'armée est arrivé. C'était pendant la guerre d'Algérie et Ivan, ne s'étant pas manifesté, a été considéré comme un déserteur. Il a donc par force vécu hors de France jusqu'à ce qu'une amnistie lui permette de revenir. C'est alors que nous nous sommes connus.

Après quelque temps à Dijon, où ses collègues ont beaucoup bénéficié de sa présence, il a obtenu un poste de professeur à Grenoble. Il y assistait à *tous* les séminaires de mathématiques pures *et* appliquées, malgré le fossé qui, là plus encore qu'ailleurs, séparait les deux communautés. C'est aussi là qu'il a découvert les travaux de Jean Écalle et s'en est fait le propagandiste auprès de Bernard Malgrange, qui a beaucoup contribué à les faire connaître.

Je me souviens qu'un peu plus tard (?), séjournant à l'IHÉS, il m'a dit alors que je lui rendais visite : « Viens, on va écouter Deligne ». Naturellement, je n'ai pas compris grand chose mais lui, si ! Non seulement il connaissait à peu près toutes les mathématiques, mais il était capable d'expliquer en une phrase les concepts réputés les plus abscons. En ces temps stupides, tel était le cas des connexions, que la plupart des gens (même Milnor...) présentaient de manière à la fois très particulière et parfaitement incompréhensible ³. Kupka m'a simplement dit : « C'est un champ d'espaces horizontaux et ça permet de relever les chemins ». Lui n'avait pas oublié Ehresmann, tombé en disgrâce.

1. Dix ans plus tard, j'ai assisté à un défilé assez semblable dans mon bureau à Polytechnique (rien de tel quand je suis devenu professeur à Jussieu, où l'on se parlait moins) ; à ma grande surprise, je savais résoudre une bonne moitié des problèmes posés ; pour les autres... je trichais et demandais à Ivan, bien sûr.

2. Beaucoup plus tard, il m'a dit que la montagne de résultats que je venais d'obtenir après deux ans d'efforts acharnés constituait « presque une thèse »...

3. Un de nos collègues de Nice, particulièrement « puriste », s'était opposé avec force au recrutement d'un excellent mathématicien appliqué sous prétexte qu'il ne voulait pas de quelqu'un « qui ne sait pas ce que c'est qu'une connexion ».

Il a joué un rôle décisif pour ma thèse d'État : croyant que le travail de Dumortier et Roussarie sur la linéarisation C^∞ simultanée de deux germes de champs de vecteurs commutant serait facile à simplifier et généraliser, je m'y étais lancé pour m'apercevoir que ce n'était pas si aisé. J'étais venu à Dijon fin 1977 raconter ce que j'avais réussi à faire et ce qui me manquait pour arriver au bout de mon programme. À ce stade, la question se posait de savoir si, après presque un an d'efforts, je devais m'obstiner ou passer à autre chose. C'est Ivan qui, m'affirmant que « j'avais le bon point de vue », m'a fortement encouragé à continuer. Moins d'un an plus tard, j'avais résolu mon problème, qui n'intéressait pas grand monde, et commencé à utiliser mes méthodes pour prouver une conjecture nettement plus populaire de Camacho, Kuiper et Palis.

Comme le dit le capitaine Haddock dans *Tintin et les Picaros*, un bienfait ne reste jamais impuni : en 1980, ce pauvre Ivan a été l'un des rapporteurs de ma thèse. Je le cite de mémoire : « Il est rare qu'une thèse contienne toute une théorie. En revanche, malgré l'excellence du contenu, lire cette thèse, c'est un peu comme se tailler un chemin dans la jungle à coups de machette... ».

Sans rancune, il a néanmoins essayé de me faire recruter en 1982 comme professeur à Grenoble. Pendant toutes ces années, nous avons été très proches. Paradoxalement, c'est quand il est devenu comme moi professeur à Paris que nos chemins se sont peu à peu séparés. Il est vrai que la maladie l'avait frappé et qu'il était allé la faire soigner à Toronto.

C'était un ami et, certainement, un des esprits les plus universels que j'aie connus. On ne saurait surestimer l'influence de cet homme si discret.

Marc Chaperon